

Suzel Galia, sculpteur, trace son sillon dans la pierre

Suzel Galia vit de sa passion, la sculpture sur pierre, après une carrière dans le cinéma.

Le mot sculpteur n'existe pas au féminin. Pourtant, Suzel Galia justifierait à elle seule le néologisme. Car Suzel sculpte, à temps plein. Elle expose, elle vend, elle vit de sa sculpture et pour son art. Cette grande et belle femme s'est installée à Dompierre-les-Ormes, dans ce sud de la Saône-et-Loire qui sent déjà un peu le midi, il y a tout juste deux ans. Une autre ambiance, une autre lumière, que son atelier de Belleville - à Paris - qu'elle continue de fréquenter l'hiver. Suzel Galia a découvert la sculpture au tournant des années quatre-vingt-dix, après des années de jeunesse dévolues à un autre art : le septième...

Du sport au ciné

Les psys, rois de l'auscultation des divans, y verront sans doute un signe : le père de Suzel était lui aussi sculpteur, de profession. Mais la jeune fille a enfoui longtemps au fond d'elle-même une vocation qui ne s'est révélée que sur le tard, et un peu par hasard. « Il y a 15 ans, à l'occasion des fêtes de fin d'année, j'ai modelé une crèche de Noël pour ma fille. Ce jour-là, la sculpture s'est imposée comme une évidence... ». Les débuts de Suzel Galia dans la vie d'adulte furent marqués du sceau d'une autre évidence : son talent pour le sport. A Grenoble, sa ville natale, l'ado griffait les pistes d'athlétisme. À une époque où le fosbury flöp n'avait pas encore révolutionné la technique du saut en hauteur, elle fut l'une des toutes meilleures françaises de sa génération. Championne de France, de la hauteur et du 80 mètres haies. Sélectionnée en équipe nationale, matchant sous le maillot frappé du coq tricolore en Coupe d'Europe à la Haye, en 1967. Suzel avait même réussi les minima à la hauteur aux JO de Mexico... Son bac en poche, elle intégra l'ENSEP, l'École Normale

« Ce jour-là, la sculpture s'est imposée comme une évidence... »

Supérieure d'Education Physique. Y obtint son diplôme, et un premier poste de prof de gym en banlieue parisienne. Une parenthèse de cinq ans. « Je n'étais pas pédago pour deux sous, le milieu enseignant m'agaçait, je ne supportais pas de toucher la même paye à la fin du mois, que je fasse bien ou mal mon boulot... ».

1976. Son amie Christine Laurent, scénariste de Jacques Rivette, lui met le pied à l'étrier du cinéma. L'aventure des plateaux va durer quinze ans, jusqu'au coup de foudre pour le polissage de la pierre. « J'étais un peu dégourdie, j'ai commencé par faire de la déco, puis je suis devenue deuxième assistant à la réalisation, puis premier assistant... » explique Suzel Galia. Son milieu est celui du cinéma d'auteur. Elle travaille -notamment- aux côtés de Gérard Mordillat, et lie sa vie à celle de Nicolas Philibert, le réalisateur encensé d'« Être et Avoir ». « Ce métier m'a plu, mais je n'avais

pas l'ambition de réaliser des films moi-même. Je n'ai signé qu'un seul court-métrage, consacré à mon père... »

La pointe et la massette

Rebonjour la sculpture... Elle entre dans la vie de Suzel par une porte dérobée, mais elle s'y installe durablement. La jeune femme se fait les doigts sur le bois : des visages, des bustes, des bustes et des visages. « Je récupérais des poutres dans des maisons, et je leur donnais une seconde vie... ». La pierre s'impose pourtant très vite : « j'ai commencé par le calcaire, la pierre la plus tendre, la plus facile à travailler. Ce fut une véritable révélation. Quand je n'étais pas sur un tournage, je sculptais... ». En 1991, Suzel Galia fait ses adieux à la caméra, s'immerge à fond dans son art. Sa condition physique lui permet de transporter les charges -le moindre bloc de pierre pèse très lourd- lui donne l'endurance nécessaire pour ciseler la matière brute. « Au départ, je travaillais tout à la pointe et à la massette. Aujourd'hui, je dégrossis à la meuleuse, et je termine à la main et au compresseur pneumatique... ». L'artiste peaufine sa technique à Carare, en Italie, dont les carrières de pierre marbrière attirent des sculpteurs du monde entier.

Dans sa petite maison de Dompierre, ou dans son atelier parisien, elle s'astreint au minimum à cinq à six heures de travail par jour. Un travail physique - « mais, dit-elle, la force est dans la tête »- qui lui permet de vivre de sa passion. Exactement ce dont elle rêvait...

Canal de Panama
Suzel Galia vend, bon an mal an, entre huit et vingt sculptures. Elle puise son inspiration dans le corps féminin -les arrondis qu'elle trace dans la pierre ne sont pas sans évoquer le travail d'un Botero, ou d'un Zuniga*- , mais aussi dans la vie animale, sans s'interdire des incursions dans un art plus abstrait. « La sculpture, c'est comme une grande spirale, on passe tout le temps aux mêmes endroits, on retrouve son sillon... ». Ses œuvres font le bonheur de particuliers et de collectionneurs. Elles sont éparpillées un peu partout en Europe, de Grande-Bretagne en Suisse, d'Alle-

Canal de Panama

magne en Italie, jusqu'aux États-Unis. Mais on peut aussi les découvrir à Cluny, à la galerie « Jeudi Prochain ». Leur prix oscille entre 700 et 4 000 euros, ce qui assure à leur auteur un revenu mensuel moyen tournant autour de 1 500 euros. Un revenu qui pourrait faire un bond en avant, si se concrétise la commande publique d'une sculpture monumentale pour le canal de Panama, dans le cadre du bicentenaire de la naissance de Ferdinand de Lesseps.



Des œuvres figuratives, dans l'atelier de l'artiste

J-PH. CHAPELON

*Sculpteur Portoricain



Suzel Galia sculpte toutes les pierres, dont la pierre calcaire de Bourgogne

15 décembre 1950

Naissance à Grenoble

1969

Prépare le professorat d'EPS à l'ENSEP, à Paris

1977

Naissance de sa fille, Cécile

1987

Réalisatrice du film « La deuxième vie des arbres » consacré à son père

1990

Sculpteur à plein temps

2003

Installation en Bourgogne, à Dompierre les-Ormes